

SALUT À...
RENÉ BALLET

René, que nous accompagnons pour la dernière fois aujourd'hui, nous laissera le souvenir d'une vie exemplaire. Exemplaire pour la fidélité à ses convictions, à ses amis, à sa passion pour l'écriture.

C'est à dix-sept ans que j'ai eu la chance de le rencontrer : il distribuait des tracts à la sortie du lycée Champollion de Grenoble. Ce fut, pour moi, un coup de foudre (pour lui aussi, je crois) et j'adhérais aussitôt à l'UJRF qu'il dirigeait alors. Je partageais ses convictions.

Et nous ne nous sommes plus quittés. Pendant près de soixante-dix ans, notre vie a été magnifique, avec des hauts et des bas, bien sûr.

Je laisserai à ses amis le soin de parler plus longuement de lui. Pour moi, ce serait trop difficile.

J'ajoute cependant que, pour lui faire un ultime plaisir, j'ai fait rééditer l'un de ses romans, *L'Hôtel des deux gares* : il est ici, sur son cercueil. C'est un roman sur la Libération, période qui l'avait profondément marqué. Dans ce roman, il dévoile les dessous de l'été 1944.

Mais je cède maintenant la place à ses amis : je ne lui dis pas adieu, en athée conséquente, il ne l'aurait pas compris, je dis simplement qu'une vie bien remplie aujourd'hui s'achève.

J'ajoute encore qu'en rangeant ses papiers j'ai retrouvé une citation que je vais vous lire : « J'ai l'espérance, la foi, qu'au grand jamais ne me viendra la honte de m'assagir » (Maïakovski).

SIMONE BALLET

NOTRE AMI RENÉ

Comment peut-on prétendre figer une vie entière, la résumer en quelques minutes, sans la mutiler, surtout en ces instants de l'adieu ? Aussi je ne me hasarderai pas à tenter de faire l'impossible portrait de celui qui nous quitte aujourd'hui. Les meilleures biographies sont parfois trompeuses, et sans doute dans cet exercice faut-il donner la préférence à l'art des romanciers. Ne cherchant pas à tout dire, ils le disent mieux. Ce n'est pas le romancier qu'était René qui me démentirait et je me sens démuné devant tout ce qu'il y aurait à dire.

J'évoquerai donc seulement quelques aspects de la vie de l'ami que j'ai connu à partir de 1993, lors de la création du Temps des Cerises et ensuite à *La Revue Commune*. En fait je l'avais côtoyé auparavant, presque anonymement, avec Simone, la femme de toute sa vie, à la fête du Château, à Nice, à laquelle il était présent chaque été, en tant qu'écrivain et militant, avec sa crinière déjà blanche qui ajoutait à sa distinction. Car, ne le cachons pas, c'est aussi un militant communiste convaincu qui nous a quittés.

La première impression qu'il laissait était l'élégance. Élé-gance physique qui venait sans doute de sa haute taille, élégance intellectuelle qui reposait sur une rigueur immédiatement perceptible. Cette rigueur lui venait des leçons de la vie, de toutes les leçons qu'un homme reçoit et qui contribuent à en faire un être responsable, sachant toujours dans quoi il s'engage et pourquoi il s'y engage. En ces temps de ventre mou, de repères brouillés, de reniements, il était agréable et réconfortant de discuter avec lui. Il allait vite au fond des choses, sans égard pour les sacro-saintes convenances qu'il détestait, voyant en elles le meilleur moyen de stériliser les meilleures qualités. Celui qui s'y soumettait était sûr de s'y perdre.

Car la vie n'est pas un jeu honnête. Tout le monde n'a pas les mêmes cartes ni même la bonne connaissance des règles du jeu. Pour y tenir correctement sa partie il faut une grande accumulation de savoirs et de résolutions et déployer la plus grande vigilance.

Sa vie d'adulte commence quand, jeune lycéen de 16 ans au lycée Champollion de Grenoble, il critique sans ménagements Vichy et l'occupant nazi. Ce n'est pas à proprement parler une activité de résistance, mais ce n'était pas alors sans risques. Les risques n'ont d'ailleurs jamais fait peur à René. Il avait alors comme professeur d'histoire un communiste de premier plan, Jean Gacon, qui savait conforter ses élèves dans les résolutions qu'il les aidait à nourrir. Peu après la Libération, René se retrouve à la tête de l'Union des jeunesses républicaines de Grenoble. Simone l'y rencontre. C'est ainsi que pour eux tout a commencé. Il adhère ensuite au parti communiste, et ce sera pour toute sa vie.

Après une licence en droit, il réside à Lyon, puis à Pact, petit village du département de l'Isère. Il rencontre Roger Vailland dont il devient l'ami et, plus tard, l'un des meilleurs commentateurs. L'influence du personnage Vailland et de l'écrivain Vailland est réelle, surtout dans les romans de jeunesse, mais elle ne l'a nullement empêché de produire une œuvre originale et fort différente.

En 1961, à quelque trente ans, il s'installe à Paris, travaillant au ministère des Finances. Il a déjà fait paraître deux romans chez Gallimard : *Échec et mat* et *Les jours commencent à l'aube* remarquables par la critique. Ce fonctionnaire romancier et militant politique est vite en butte à des formes larvées de répression mais, de toute façon, passer son temps à contrôler les contribuables n'était pas un métier qui puisse lui convenir et il le quitte rapidement. Il fait ensuite quelques pas au sein de l'Éducation nationale, sans y trouver plus de bonheur.

Débuté alors une carrière de journaliste. Il officie dans une publication d'automobiles, comme reporter sur les circuits de courses de Formule 1, mettant à profit son expérience d'ancien

SALUT À...

essayeur de voiture. Il devient ensuite rédacteur en chef de la revue de vulgarisation scientifique *Constellation*. Ce qui ne l'empêche pas de publier de nouveaux romans (*L'Inutile Retour* chez Gallimard, en 1962, *Dérive*, en 1972, chez Calmann-Lévy) en même temps que de nombreux articles sur la littérature, la peinture, la sculpture, la photographie, le cinéma, le théâtre.

De 1971 à 1978, il opère une reconversion remarquable et exerce d'importantes fonctions au sein du groupe Fiat, à Paris. Signe d'une réussite qui ne l'impressionne nullement, son bureau se trouve au quarantième étage de la tour Fiat à La Défense.

Voici ce qu'en dit Marc Brianti, le directeur général adjoint chargé des relations extérieures de Fiat-France : « *En avril 1971, je fis la connaissance de René Ballet, un intellectuel qui devint mon ami et l'écrivain de notre direction. Nous sympathisâmes immédiatement. Nous arrivions au bureau pratiquement en même temps vers 8 heures et nous discussions des événements intervenus la veille, des tâches de la journée et d'un tas d'autres choses. En fait, je crois qu'il existait entre nous une sorte de complicité qui facilitait grandement notre travail. Il nous quitta à la fin des années 70 pour entrer, malgré la différence de salaire, comme grand reporter à L'Humanité. Je connaissais évidemment ses opinions politiques et je me souviens à son propos de la phrase d'un grand patron dont j'ai oublié le nom : « Les communistes sont pour moi les meilleurs ouvriers. »* Ces années chez Fiat et la connaissance précise qu'il a des rapports de force entre les tamanoirs d'une multinationale lui inspireront un de ses meilleurs romans, *L'Organidrame*.

En 1978, à la demande de Roland Leroy, il quitte Fiat pour rejoindre *L'Humanité* en qualité de grand reporter. Cet acte militant, bien dans son caractère, se traduit par une baisse sensible de revenus, alors que, pour le garder, la direction de Fiat lui propose un aménagement de ses horaires. C'est aussi pour lui la possibilité de mieux faire concorder l'écriture romanesque et l'écriture journalistique.

Dans son métier de journaliste, il privilégie le contact de terrain quel que soit le sujet. Le rôle du reporter n'est pas de courir

après quelque chose et de répéter ce que d'autres ont dit mais de découvrir ce qui est caché. Sans la connaissance profonde des faits, pas de récit convaincant ni même possible. Cette éthique est à la base des reportages qu'il donnera à *L'Humanité* sur le Chili de Pinochet où, faisant fi des dangers bien réels, il ira clandestinement enquêter, sur les tontons macoutes à Haïti, sur le Turin des frères Agnelli, détenteurs de Fiat, sur la Tchécoslovaquie, la Chine, l'URSS et bien d'autres endroits plus ou moins sympathiques où se nouent les drames de notre temps...

À partir de ce moment ses ouvrages sont édités par Messidor, la maison du parti communiste, alors en pleine ascension Il fait paraître *Une petite ville sans mémoire*, *L'Organidrame* déjà cité, *Soleil froid*, *Le Domaine au bout de l'île*, des essais : *Lettres texanes*, *Des usines et des hommes*, *Grandes plumes de L'Humanité* et divers ouvrages de Roger Vailland dont le volume de la collection Fili-grane, *La Visirova* et deux gros volumes des *Écrits journalistiques*. *Le Domaine au bout de l'île* sera publié en 1992 par Scandéditions qui prend pour quelque temps la suite de Messidor.

Il est donc tout naturel que, avec un groupe d'écrivains emmenés par Francis Combes, il participe à la création d'une maison d'édition qui se donne pour objectif de pallier la disparition de Messidor. Ce sera Le Temps des Cerises qui naît en 1993, sans grands moyens, mais dans l'enthousiasme de l'espoir. Désormais René y portera ses ouvrages, participera à toutes les initiatives pour soutenir cette maison. Il est un des fondateurs de *La Revue Commune* en 1996 et en devient rédacteur en chef. Cette revue s'inspire de *Commune* qui était avant-guerre l'organe de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires à laquelle collaboraient Aragon, Nizan, Romain Rolland. *La Revue Commune* disparaît en 2010 après un soixantième numéro consacré au *camarade Sartre*.

René ne cesse pas pour autant de s'occuper attentivement de l'œuvre de Roger Vailland au travers de la Société des Amis de Roger Vailland et des *Cahiers Roger Vailland* dont une trentaine ont été publiés. Il publie chez Seghers une mono-

SALUT À...

graphie avec Élisabeth Vailland, des entretiens, et présente nombre de petits essais de Vailland sous la forme d'élégantes plaquettes. En fait, *Le Temps des Cerises* d'un côté, *Les Amis* de Roger Vailland de l'autre, furent pour lui comme deux branches d'une même famille.

Le premier roman qu'il donne à son nouvel éditeur est *L'Hôtel des deux gares*. Ce roman n'était plus disponible et Simone a voulu le faire rééditer comme un dernier cadeau à son mari. Il est présent en ce lieu. Je vais donc en dire deux mots, d'autant qu'il correspond bien aux ambitions que René assignait à ses romans.

Il a choisi un personnage détestable nommé Roc, un ex-sur-réaliste devenu collaborateur, qui a fait paraître des articles incendiaires dans *Le Cri du peuple*, le journal de Doriot. L'intrigue se passe en 1944, au moment de la Libération de Paris. Roc croit savoir ce qui l'attend, puis finit par comprendre qu'il n'a pas seulement à craindre les résistants mais aussi et surtout ses amis de la finance qui sont en train de se recycler et redoutent en lui un témoin qui, lui, n'est pas du tout recyclable et pourrait dévoiler leurs combines. L'originalité du roman est de mettre au jour l'impalpable qui fait que Roc est devenu collabo, tortionnaire, assassin alors que normalement il aurait dû être dans l'autre camp, à l'exemple de Marat, le héros de *Drôle de jeu* de Vailland. Touchant au problème délicat de la responsabilité dans les choix et à celui de la capacité ou de l'incapacité à faire marche arrière quand on s'est fourvoyé, René Ballet va plus loin que Vailland. Il s'en est expliqué : le plus important est d'écrire pour déranger ses amis, leurs idées reçues, sans les désespérer. En fait il n'aimait pas trop des amis bien rangés, bien arrangeants. Il faut toujours améliorer ses amis.

Ses autres romans explorent tous, d'une manière ou d'une autre, les zones troubles qui sont la texture profonde de ses personnages. Plus ou moins bien dissimulées à leur entourage mais aussi à eux-mêmes, elles sont le ciment de l'assise sociale de la bonne société en même temps que la destruction des possibilités dont ils étaient dotés.

En contrepoint à ses romans, René a publié un certain nombre de courts essais ou de libelles dans lesquels il jette sans détours quelques vérités crues. Ainsi du besoin d'être reconnu qui était pour lui le lumbago des intellectuels et se transforme peu à peu en *respectose*.

Ce danger, il l'avait évité. Ses diverses expériences de militant y sont certainement pour beaucoup. Il y avait chez lui une réelle et profonde unité entre son métier d'écrivain et ses activités militantes. Les deux versants de sa personnalité se fortifiaient mutuellement. C'est aussi cela qui le rendait si cher, si fraternel, si nécessaire à ceux qui ont eu la chance de le connaître.

Je laisse le mot final de cette évocation à Simone. Elle m'a dit : « *Nous avons eu une belle vie.* » Je crois que c'est vrai et c'est beaucoup d'avoir eu une belle vie.

FRANÇOIS EYCHART

J'interviens auprès de vous en tant que nouvelle vice-présidente de l'Association des Amis de Roger Vailland, honorée de prendre une place qui fut un temps celle de René Ballet (David Nott étant l'autre vice-président, et Michel Bertrand notre nouveau président en remplacement de Christian Petr, qui nous a quittés le 3 juillet dernier). René et Christian, disparus à six mois d'intervalle, étaient très proches, très complices dans l'aventure Vailland. Tous deux étaient co-fondateurs de notre association.

René Ballet était de plus un ami de Roger Vailland, un des derniers. Il avait noué avec lui dès ses années d'études des liens solides et fidèles. Il restera aussi très proche de l'épouse de Roger, Élisabeth, après la mort de l'écrivain.

La rencontre de Vailland constitue un événement décisif dans la vie de René et de son épouse Simone, ici présente. Leur attachement est réciproque, même s'il n'est évidemment pas symétrique : du côté de René Ballet, une admiration profonde pour l'aîné, militant, résistant, écrivain reconnu bientôt couronné d'un Goncourt mérité, de la part de Vailland l'adoubement d'une belle personne dotée d'une intelligence vive et créatrice.

Comme il a déjà été dit, René Ballet était un écrivain de talent, qui va consacrer une partie de son énergie à mettre en valeur et à faire découvrir l'œuvre de Roger Vailland, rassemblant en deux volumes un nombre considérable de ses articles. Il accomplit ainsi sur toute l'œuvre de Vailland un travail gigantesque et remarquable pour en faire connaître la richesse et la diversité.

Citons *Ce cher métier d'écrivain* (article de René Ballet dans *Entretiens*).

Les deux volumes *Chroniques des années folles à la Libération*, et *Chroniques d'Hiroshima* qui contiennent la présentation de ses articles de presse.

C'est dès 1994 que René Ballet, co-fondateur avec Christian Petr de l'Association des Amis de Roger Vailland, entame avec ce dernier une intense collaboration au service de l'œuvre de Vailland dont naissent entre autres les plaquettes suivantes :

Éloge de la politique

Marat-Marat

Le Conservateur des Hypothèques

Comment travaille Pierre Soulages

Fidèle organisateur pendant plus de vingt ans des Rencontres, il en est une des personnes clefs. Il est l'auteur de nombreux articles parus dans les Cahiers Roger Vailland. Tous ces cahiers témoignent de sa présence active et de sa richesse d'inspiration sous toutes les formes et sur tous les sujets abordés. Ce sont aussi bien des textes personnels, que des avant-propos, des animations de tables rondes, des notes de lecture, tout exprime sa culture remarquable et son goût d'un travail précis, pointu, rigoureux.

Dès l'émouvant premier numéro des *Cahiers*, paru en juin 94, intitulé 1936, fragment d'un temps perdu, il publie *Drieu et Vailland, deux hommes dans le tournant*, nous offrant le portrait contrasté d'un futur résistant et d'un collaborateur.

Il s'intéresse à la littérature, mais aussi plus largement et l'art et au sport. (On a rappelé qu'il a été pilote automobile.)

Parmi les arts, les arts de l'image, le cinéma retiennent son attention (cf. l'Avant-Propos du numéro 13 : *Vailland et le cinéma, une vieille histoire* ou le texte du numéro 7 : *Roger Vailland et l'image : naissance d'un amateur*, où il exprime son point de vue sur le rapport de Vailland au cinéma.

En ce qui concerne le sport, c'est le numéro 23 de juin 2005 : *Un art nommé sport*, qui rappelle qu'il anima la première table ronde sur *le héros en forme*.

Il intervient sur le journalisme, sur l'utopie, le bonheur, l'amitié...

Outre son œuvre personnelle, ses quatorze romans et ses trente-cinq essais, René Ballet est présent au cœur de tous les *Cahiers Roger Vailland*.

SALUT À...

René nous quitte, mais il nous laisse un trésor inestimable, une œuvre dense, inspirée, tout comme celle de Vailland, par un intérêt universel, une curiosité, une ouverture, liés à un permanent souci de rigueur sur chaque sujet.

ODILE NGUYEN-SCHOENDORFF
10 janvier 2017

René ne sera plus parmi nous. Sans doute depuis deux ans s'était-il éloigné, mais nous nous plaisions à l'imaginer tel que nous l'avions longtemps vu comme inaccessible au vieillissement ou, mieux peut-être, l'ayant suffisamment apprivoisé pour en faire un élément de séduction. Toujours la même silhouette racée, droite et svelte; toujours cette même élégance de dandy, défi aux modes qui passent : chemise claire, cravate, veste ; les traits du visage juste assez marqués pour en souligner la régularité et l'harmonie; la même longue main tendue, « comment vas-tu ? »... Quelques fois, à la fin d'un repas, quand seuls les plus proches étaient encore là, Simone passait un peigne dans les cheveux de son compagnon, arrangeait sa crinière, nous prenait à témoin : « Il est beau, mon René. » La phrase n'avait aucune valeur interrogative; elle avait la force affirmative d'une évidence. Vrai : le vieux lion portait très beau.

Pour qui projetait un travail sur Vailland, René était une étape obligatoire, au même titre qu'Élisabeth. Élisabeth nous faisait part de la saga Vailland.

René, c'était différent. Il appartenait à une troisième coterie à laquelle Vailland avait été lié : après les Phrères Simplistes (dans les années 20), les ex-résistants réunis dans le journal Action (44-50), la troisième génération était celle des certitudes perdues, ébranlées par les révélations du XX^e Congrès. Aussi René se montrait-il d'abord sensible aux contradictions de l'écrivain ; il relativisait le découpage de sa vie en « saisons », opéré par Vailland lui-même ; il scrutait une œuvre, une pensée dont il avait une connaissance très fine, approfondie. Il s'imposa ce préalable : mettre sur table toutes les cartes, un maximum de textes. Il rassembla, avec Jean Recanati, les journaux intimes et autres pages jusqu'alors sous le coude : *Écrits intimes* (1968) ; il réunit

en deux forts volumes (*Chroniques I et II* - 1983) maints articles représentatifs forcément dispersés dans les journaux d'époque ; il sortait de l'oubli *La Visirova* (1986). Il ne négligeait pas la vue d'ensemble : ainsi collaborait-il à l'édition des *Ceuvres complètes* en onze volumes des Éditions Rencontres (1967-1968), et dirigeait-il la publication d'*Ceuvres* au Livre-Club Diderot : cinq romans dont il assurait les présentations (1973). Enfin, après avoir écrit une courte biographie avec Élisabeth (1973), il multipliait articles, préfaces, conférences. Pourtant il regrettait de ne pouvoir donner à lire en une même édition la totalité des *Écrits* de Roger. Il savait la chose impossible pour raison économique. Mais sûr : René a élargi notre connaissance de Vailland, nous transmettant de larges pans de son œuvre.

René était toujours parmi nous quand s'imposa l'idée de regrouper amis et amateurs de Vailland. Une première association fut créée, de courte durée.

Plus sérieusement, un petit groupe s'activa pour faire une exposition Élisabeth et Roger Vailland à Bourg-en-Bresse ; il mena sa tâche à bonne fin, et constitua un noyau solide. Lorsque l'association se structura, Christian Petr en fut président. Probablement, René avait-il reconnu en lui une manière de double... plus jeune : une même parole lente, mesurée, si réfléchie qu'elle paraissait incontournable et irréfutable ; un même regard d'une feinte ingéniosité que voilait, à leurs heures, une malice bien réelle. Ils concrétisèrent leur fraternelle affinité par une heureuse coopération : ils débroussaillèrent ensemble un massif épais de notes plus ou moins longues, passablement désordonnées, jetées sur le papier avant *Drôle de jeu : Marat-Marat* (1995) ; ils co-signaient les préfaces des plaquettes, *Éloge de la politique*, *Aphorismes*... Ils donnaient aux Éditions du Rocher une série de textes inconnus placés sous un intitulé – citation parfaitement à contre-courant, *N'aimer que ce qui n'a pas de prix*. Ils rédigeaient un court essai qui a priori n'avait rien à voir avec Vailland, mais au titre délicieusement provocateur, *Le Réalisme socialiste, ce bel inconnu* (1999). Plus collectif, il y eut les journées universitaires,

SALUT A...

les Rencontres de Bourg, les *Cahiers*. Dans toutes ces manifestations se glissait un esprit Vailland, dont René avait été le témoin et dont il était pour nous l'incontestable passeur. Nous lui en avons la plus vive reconnaissance.

Note plus personnelle. J'ai connu René peu de temps après son entrée à *L'Huma*. Il avait écrit un compte rendu de lecture sur *Un homme du peuple sous la Révolution*. J'avais lu son nom dans les *Écrits intimes* de Vailland. Je soupçonnais avec raison qu'il s'agissait d'un mime R. Ballet. J'avais donné une conférence intitulé « De l'amour selon Vailland ». Je lui envoyai le texte, lui disant que je pensais écrire, très éventuellement, un doctorat sur l'auteur. Il me répondit immédiatement, me donnant rendez-vous chez lui, une veille de fête de *L'Humanité*. Il m'encourageait très vivement dans mon projet, me donnant le courage de me jeter à l'eau. Au passage, Simone me donnait deux tapuscrits, *Une petite ville sans mémoire*, et *Sous haute surveillance*.

Quelques années plus tard, dans *Paris-Soir*, zone sud, je tombai sur Cortès, le conquérant de l'Eldorado, un texte jusqu'alors totalement inconnu. Je le prévins immédiatement. Il me dit que nous avions de la chance. L'Amérique avait été découverte depuis cinq cents ans. Messidor accepterait sans doute de publier le roman historique, surtout signé Vailland. Je devais en prévoir une présentation d'une dizaine de pages.

Ainsi René était-il intervenu d'une façon décisive dans mes premiers pas de chercheur et d'« écrivain ».

Et maintenant : voilà.

Simone, nous pensons très fort à toi.

JEAN SÉNÉGAS

J'adhère à tout ce qui vient d'être dit sur René.

Je voudrais seulement et brièvement évoquer deux souvenirs personnels.

La première fois que j'ai vu René et Simone, c'était à Pact, petit village de l'Isère où ils résidaient, éloigné de cinq kilomètres du mien. Je n'avais pas dix ans mais je me rappelle avoir été éblouie par leur beauté, par ce couple élégant et singulier, pour moi, enfant, venu d'ailleurs. Un prince que je savais aussi écrivain et sa princesse qui allaient susciter parfois les rêveries de la gamine que j'étais.

Bien plus tard, j'ai alors vingt-deux ans, et je prépare une Maîtrise d'histoire sur « l'Univers politique de Roger Vaillant » ; je viens de rencontrer Elisabeth et je découvre que la personne qu'elle souhaite le plus me faire connaître pour mon travail n'est autre que René Ballet, le « beau monsieur », le « prince » du village de Pact.

Je n'oublie pas cette première rencontre à Paris, chaleureuse et studieuse, où René avec simplicité rigueur et subtilité me parlait de Roger Vaillant, ouvrait de nouvelles pistes à mon travail encore balbutiant.

Je n'oublie pas non plus la confiance totale que René m'avait tout de suite faite, me prêtant de nombreux numéros des journaux *Action* et *Libération* renfermant des articles de Vaillant, introuvables à la Bibliothèque nationale, rares mais « tellement utiles pour toi », m'avait-il dit.

Ce fut le début d'une sincère et durable amitié avec lui et Simone, faite de rencontres riches et joyeuses en compagnie d'Élisabeth, à Meillonas, lors de manifestations autour de Vaillant, annuellement à la fête de *L'Humanité* avec le déjeuner pris rituellement au « stand toulousain », tout comme, depuis vingt

SALUT À...

ans, annuellement et rituellement aussi, les belles « retrouvailles
burgiennes ».

René, c'est une grande chance de t'avoir connu.

Merci.

NICOLE BEYRON
Clamart, le 10 janvier 2017

« IL VOULAIT VISER ET FRAPPER JUSTE »

René Ballet fut un camarade et un ami d'une exigence et d'une élégance rares. Je l'ai connu à l'époque des éditions Messidor, alors qu'il était encore grand reporter pour *L'Humanité*. Nous avons publié son roman, *Une petite ville sans mémoire*. Je me souviens d'avoir été dès l'abord surpris et puis très vite convaincu par cette écriture économe, tendue, rapide. René Ballet ne faisait pas dans la « littérature »... au sens où il détestait les fioritures. Il voulait viser et frapper juste. Sans doute était-ce une leçon d'écriture et de vie héritée de Roger Vailland, dont il fut l'ami proche et dont il défendit l'œuvre avec tant de fidélité et de passion. Roger Vailland pour qui la langue écrite devait avoir la qualité du chrome... On dit souvent que le style, c'est l'homme. Dans le cas de René Ballet, l'homme était à l'image de son talent d'écrivain, élancé, efficace, vertical. Il avait le regard vif et le sourire aigu. Toujours en alerte, sensible aux contradictions du monde et à la nécessité de ne pas baisser la garde quand on est engagé dans le combat pour le transformer. Dans un de ses essais, il avait diagnostiqué le mal qui affecte si souvent la gauche, même révolutionnaire, et le monde de la culture : la « respectose », qu'alimente le besoin de reconnaissance. Il lui préférait, pour reprendre le titre d'un de ses pamphlets, « La vertu de l'insurrection ».

Quand les éditions Messidor ont disparu, il a fait partie de la petite bande d'écrivains, avec Jorge Amado, Pierre Gamarra, Roger Bordier, Bernard Landry, Jacques Gaucheron, Eugène Guillevic, Gilles Perrault, Pierre Bourgeade et quelques autres qui se sont lancés dans l'aventure du Temps des Cerises. Pendant une quinzaine d'années, il en a été l'un des principaux acteurs. Nous nous réunissions chaque semaine pour « refaire le monde » et mettre sur pied de nouveaux projets. C'est lors de ces réunions

qu'est née l'idée de recréer *La Revue Commune*, qui avait été avant-guerre la revue de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires. René Ballet en fut le premier rédacteur en chef et il apportait au collectif son intelligence, si rétive aux idées reçues, son métier de journaliste, sa grande culture et aussi la gentillesse dont il pouvait se montrer capable. Il a produit une œuvre de romancier et d'essayiste qui mériterait d'être mieux connue. Des livres comme *L'Hôtel des deux gares*, *Le Domaine du bout de l'île*, *Retour à Santopal*, et très particulièrement *Reporter de l'interdit*, témoignent de l'écrivain et de l'homme de qualité qu'il fut. Mes pensées vont à Simone, avec qui il formait un couple remarquable.

FRANCIS COMBES
L'Humanité, 3 janvier 2017

POUR MON AMI RENÉ

Ma première rencontre avec René Ballet date d'octobre 1949. Comme lui, je me retrouvais à Paris, à l'École nationale des Contributions directes. Je l'avais reconnu qui lisait *Les Lettres Françaises*. Nous étions des militants communistes, tout comme une dizaine d'autres élèves de cette école. Il est inutile de dire que notre journal de cellule, diffusé régulièrement, avait causé une certaine sensation, l'ambiance politique n'étant pas au beau fixe ni le lieu particulièrement favorable. Nous nous sommes trouvés, René et moi, dans des manifestations de lutte pour la paix, l'une notamment, contre je ne sais plus quel général américain, sur les Champs-Élysées, au cours de laquelle la police arrêta René, l'interrogea et transmit le dossier à la direction de l'École. Peu d'années après cet incident, René décidait lui-même d'abandonner cette carrière de fiscaliste, où les bâtons qu'on lui avait mis dans les roues ne lui permettaient pas de mettre en œuvre son intelligence, ses talents, sa générosité.

Nous nous sommes suivis tout au long des années, en tant qu'amis et membres du Parti communiste français. Je suivais ses activités d'écrivain, de romancier très productif, d'essayiste, de journaliste. Il est venu plusieurs fois, seul ou avec Simone, à Annecy où je réside avec ma famille, pour des rencontres amicales ainsi que pour des reportages pour *L'Humanité* et *L'Humanité Dimanche*. Une pensée inquiète l'accompagnait dans sa vision révolutionnaire du monde.

Il en imposa beaucoup auprès des étudiants et des professeurs de l'École, par son intelligence, sa culture, son talent. Pour ma part, j'ai été frappé par le regard profond et lucide qu'il jetait sur la société, les comportements exclusifs, les portraits révélateurs au cœur de notre époque. Sans doute fut-il trop réaliste, comme le fut Stendhal l'un de ses maîtres, ou comme Diderot, avec son

roman *Jacques le Fataliste* dont nous discutons, pour avoir été apprécié à sa juste mesure. Le style de son écriture, acéré, exact, retenu, était à l'image de sa personnalité, juste et sensible.

Avec lui s'évanouissent une large part des souvenirs de ma jeunesse et de mes amitiés militantes.

J'adresse à Simone l'expression de ma profonde affection.

ROLAND FARRÉ